

Les fondements sûrs de la morale chrétienne

A la fois le Décalogue et l'enseignement du Christ : la Didaché

En dehors du Nouveau Testament, le plus ancien document chrétien conservé est la Didaché¹ (Διδαχὴ τῶν δώδεκα ποστόλων), également connue (dans une traduction latine) sous le nom de la « Doctrine du Seigneur enseignée aux nations par les douze Apôtres ». Bien qu'écrite en grec, sa structure et son vocabulaire montre une très grande proximité avec la culture juive, renvoyant à un contexte judéo-chrétien très ancien, datant probablement de la fin du I^{er} siècle (peut-être même entre 50 et 70²) ou au début du II^{ème} siècle, dans un contexte syrien, peut-être Antioche. Elle reflète un fonctionnement très archaïque de l'Eglise primitive.

Il s'agit en partie d'un ouvrage d'enseignement moral, qui présente la caractéristique de repartir d'un enseignement juif moral classique en y faisant des ajouts pour le christianiser, notamment en complétant le refus de ce qui est mal, par des préceptes traduisant un amour actif, conforme à l'enseignement du Christ. Ce texte reprend le schéma biblique des deux voies³, une qui conduit à la vie, l'autre à la mort. Il commence par une adaptation sapientielle du Décalogue, introduit par le « double commandement » de Jésus et par la « règle d'or ». Il se poursuit par des citations de l'évangile selon saint Matthieu, notamment en s'inspirant un peu des béatitudes (celles concernant la pauvreté

¹ La Didache a été de bonne heure l'objet d'une grande vénération, à tel point que pendant un temps on la lisait, avec les Épîtres, aux cultes de la primitive Eglise. Les Pères de l'Eglise (Saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Athanase, Origène, etc ...) l'ont très fréquemment citée, ainsi que Eusèbe, l'auteur de l'Histoire ecclésiastique. Enfin elle fut traduite en latin et en arabe.

² Selon les travaux de Jean-Paul Audet (1918-1993), exégète, théologien et philosophe, qui fut, de 1952 à 1965, professeur d'exégèse du Nouveau Testament au Collège dominicain de philosophie et de théologie à Ottawa (Canada). De 1958 à 1965, il partagea son enseignement entre le Collège et l'École biblique de Jérusalem. Il a publié, entre 1948 et 1963, un ouvrage fondamental sur la Didaché des Apôtres (collection Études bibliques, Paris, Gabalda) et une quinzaine d'articles savants, principalement dans la Revue biblique. À partir de 1974, il fut professeur, puis doyen, à la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal.

³ « Il y a deux voies, l'une de la vie et l'autre de la mort ; mais la différence est grande entre les deux voies. Voici donc la voie de la vie : tu aimeras d'abord Dieu qui t'a créé, puis ton prochain comme toi-même, et tout ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait, toi-même ne le fais pas à autrui. » (Did. 1-2.)

Dans la Bible hébraïque, il faut relire en premier lieu Dt. 30,15-20. Mais la littérature sapientielle enregistre aussi cette dualité. On y retrouve l'opposition entre la vie et la mort (cf. Pr. 12,28), mais aussi d'autres harmoniques : les deux voies représentent la lumière et l'obscurité (Pr. 4,18-19), mais aussi le salut et la perdition, « car le Seigneur connaît la voie des justes, mais la voie des impies se perd » (Ps. 1,6), et encore : « À l'homme de bon sens, le sentier de la vie, qui mène en haut, afin d'éviter le shéol, en bas. » (Pr. 15,24). Dans les évangiles, seul celui selon saint Matthieu reprend explicitement ce schéma : « Entrez par la porte étroite, car large est la porte et spacieux le chemin qui conduit à la perdition, et nombreux sont ceux qui entrent par lui ; car étroite est la porte et resserré le chemin qui conduit à la vie, et peu nombreux sont ceux qui le trouvent ». (Mt. 7, 13-14)

et la douceur), et se clôt par une liste « pédagogique » de péchés, de comportements qui conduisent à « rater la cible »⁴.

Cette approche de l'Église primitive, que l'on retrouve dans la littérature chrétienne du II^e siècle⁵, reste très proche du judaïsme, mais elle est complétée et corrigée par les références à l'enseignement de Jésus. Elle tombera néanmoins rapidement en désuétude avec la séparation croissante, puis quasi-totale avec le judaïsme. Une de ses faiblesses (de mon point de vue) était qu'elle ne tire pas toutes les conclusions nécessaires de la méditation des Béatitudes et de l'enjeu afférent de l'action de l'Esprit saint dans nos cœurs. Elle se situe encore trop dans la continuité du meilleur de la sagesse hébraïque, tout en s'efforçant de trouver comment prendre en compte la nouveauté de Jésus.

Mais dans le texte de la Didaché, il est important de noter au moins trois choses :

- cet enseignement moral est clair, assumé et mis en avant (après une très courte introduction), car inséparable de la foi au Christ située dans la dynamique de la Révélation portée par la Bible hébraïque, un peu à la manière de la Lettre de saint Jacques⁶ ;
- il est formulé de manière condensée et pédagogique à l'attention de catéchumènes, dans l'esprit mentionné au début de ce cycle de causeries : il n'est pas possible de rencontrer le Christ sans changer de comportement ;
- il est accompagné de considérations liées au baptême et à l'eucharistie, manifestant que, dans la vie du chrétien, la morale n'est pas séparable de la liturgie et des sacrements. Si la liturgie est étymologiquement⁷ « l'action du peuple »,

⁴ « Voici maintenant la voie de la mort : Tout d'abord elle est mauvaise et pleine de malédiction : meurtres, adultères, convoitises, fornications, vols, actes d'idolâtrie, de magie, de sorcellerie, rapines, faux témoignages, hypocrisies, duplicité, ruse, orgueil, méchanceté, arrogance, cupidité, propos obscènes, jalousie, insolence, fierté, vantardise, témérité. Persécuteurs des bons, gens haïssant la vérité, aimant le mensonge, ne connaissant pas la récompense de la justice, qui ne s'attachent pas au bien ni au jugement juste, qui veillent non pour le bien mais pour le mal. Qui sont loin de la bonté et de la patience, qui aiment les vanités, qui courent après la rétribution, qui n'ont pas pitié du pauvre, qui n'ont pas compassion de l'être accablé, ceux qui ne connaissent pas Celui qui les a créés, les meurtriers d'enfants, les corrupteurs de l'oeuvre de Dieu, ceux qui se détournent de celui qui est dans le besoin, qui accablent celui qui est dans les tribulations, les avocats des riches, les juges iniques des pauvres, coupables de tous les péchés. Enfants, fuyez tous ces gens-là. ». (Did. 5)

⁵ Cf. notamment « L'Épître de Barnabé » et « Le Pasteur » d'Hermas.

⁶ Attention à ne pas importer dans la présente réflexion sur la morale le débat mis en avant par Luther entre saint Paul et saint Jacques. Il est manifeste que ces deux grandes personnalités ne pensent pas de la même manière la dialectique continuité/discontinuité pour situer la nouveauté chrétienne par rapport à la Bible hébraïque : saint Paul, bouleversé par sa conversion brutale, insiste sur la rupture et met en toute chose le Christ seul au premier plan, là où saint Jacques perçoit plus tranquillement la continuité de Dieu se révélant toujours plus aux hommes qu'il aime. Tous les deux n'ont pas le même usage du mot grec pour dire « justifié », et comme nous l'avons déjà vu (lors du second cycle de causeries, sur « Vivre le Credo », en 2019), il est probable que saint Paul est meilleur helléniste que saint Jacques qui baigne entièrement dans l'univers linguistique et culturel de la langue hébraïque.

Mais en nous en tenant au seul enjeu de la morale chrétienne, du juste comportement du disciple saisi par le Christ, il nous est impossible de discerner une quelconque différence pratique entre les deux enseignements : saint Paul ne développe pas un descriptif différent de celui de saint Jacques concernant le comportement au quotidien attendu d'un disciple du Christ. Il n'a pas une doctrine différente sur l'idolâtrie, l'adultère, la convoitise, la violence, l'injustice, ...

⁷ Le terme liturgie vient du grec λειτουργία / leitourgía, de l'adjectif λειτος / leĩtos, « public », dérivé de λαός = λαός / laos, « peuple » et du nom commun ἔργον / ergon, « action, œuvre, service ».

notamment quand il se réunit et fait mémoire (en l'actualisant au sens biblique⁸) de la vie, de la mort et de la résurrection du Christ, il est possible d'avancer que **la morale agissante, le « juste comportement », est la liturgie du peuple de Dieu au quotidien, car elle « actualise » la présence agissante du Christ dans son Eglise.**

D'une certaine manière, nous sommes au cœur de ce qui alimentera la réflexion des Pères de l'Eglise, des grands théologiens et des saints, réflexion sur deux « sujets » centraux pour la foi chrétienne et inextricablement liés : celui du mystère de l'Eglise « corps du Christ » et celui du chrétien appelé à devenir un autre Christ en décidant de le suivre.

Saint Augustin : le Sermon sur la montagne et le bonheur comme but ultime de la morale

Au rebours de ce qui est identifié (au moins par moi) comme le point faible de la Didaché, saint Augustin nous propose de mettre le Sermon sur la montagne (avec le Notre Père) au cœur de notre compréhension de la morale chrétienne. Ce qui fait l'originalité de saint Augustin, c'est qu'il ne sépare jamais l'effort spéculatif et la « purification morale », le chemin de la vérité et celui du bien. C'est le fruit de sa grande capacité, à partir de son expérience personnelle (avant sa conversion et après sa conversion), à réfléchir et méditer en profondeur l'Évangile, aux niveaux intellectuel et spirituel inextricablement liés chez lui.

L'autre très grand mérite de la réflexion morale de saint Augustin est de partir d'une question que tous les hommes partagent, et de s'efforcer d'y répondre dans un langage qui rejoint le meilleur de la sagesse et de la philosophie non chrétiennes. Augustin pose en effet la question morale sur le plan rationnel : « *Cherchons par la raison de quelle façon l'homme doit vivre. Tous certainement, nous voulons vivre heureux, et dans le genre humain, il n'est personne qui ne donne son assentiment à cette proposition avant même qu'elle ne soit énoncée.* ». En effet, Augustin partage l'idée que nous sommes tous appelés au bonheur. **Parce que nous sommes des êtres libres et non des êtres**

⁸ Dans le judaïsme et dans le christianisme, se souvenir est une démarche primordiale, mais toujours pour tourner le croyant vers le présent et l'avenir. Cette mémoire ne se retourne vers le passé que pour inviter Dieu dans le présent et prolonger l'histoire commune. Elle fait revivre le souvenir de la relation tissée avec Dieu afin de la renouveler, de la renforcer, pour aujourd'hui. « *Dans l'expérience religieuse d'Israël, le passé collectif n'est pas formé seulement de la succession des générations,* poursuit Michel Meslin. *Il est vécu, à travers un souvenir soigneusement réactivé par la foi, comme la suite interrompue des « aujourd'hui » de Yahvé et des « maintenant » où Dieu est présent.* ». Au lendemain de la mort de Jésus, les disciples du Christ n'ont pas d'autre moyen d'accéder à la nouveauté radicale de la résurrection que de passer par un chemin de mémoire. Un itinéraire qui parcourt les Écritures juives, mais aussi le souvenir des gestes de Jésus et de son enseignement.

La foi chrétienne apparaît intimement liée à la mémoire, et ce à un point tel, relève Jean-Claude Basset, qu'elle « *demeure inaccessible en dehors du souvenir réactualisé de l'enseignement de Jésus, et des prophètes avant lui* ». Pour les chrétiens, cette créativité de la mémoire se vit sous le signe de l'Esprit Saint. « *Le Paraclet, l'Esprit Saint que le Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit* », annonce le Christ dans l'Évangile de Jean (14, 26). (in La Croix du 28/12/2007).

seulement conditionnés par notre patrimoine génétique, nos apprentissages et notre sensibilité, il nous est indispensable de revenir, dans le secret de notre cœur, sur ce que nous voulons vraiment.

Lorsque saint Augustin se penche sur l'épineuse question : « *Que faut-il demander à Dieu ?* », sa réponse est : « *Ora beatam vitam* », c'est-à-dire « *Dans ta prière, demande la vie heureuse*⁹. ». Et c'est là que le chrétien se différencie des autres, au niveau de la recherche de la réponse à la question qui suit logiquement, sur ce qu'est le vrai bonheur. La réponse n'est pas seulement la sienne, il la demande pour la recevoir, car le chrétien a conscience qu'il n'est pas vraiment ce qu'il est appelé à être, sans toujours saisir toute la grandeur du projet de Dieu pour l'homme. Pour savoir ce qu'est le vrai bonheur, le chrétien ose interroger Celui à qui nous pouvons dire : « *Tu nous as fait pour Toi Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi* » (saint Augustin, les Confessions).

Dans le Sermon sur la montagne, saint Augustin voit le condensé de la morale évangélique et scripturaire, le modèle parfait de la vie chrétienne. Si le Sermon prend une telle place à ses yeux, et un tel relief, c'est parce qu'il est compris comme le cœur et le sommet de la Parole du Seigneur, tout comme le « Notre Père » est « la » prière du Seigneur. C'est la réponse que Dieu donne à la question que nous lui posons, dans la prière, sur le bonheur et le chemin qui y conduit. Le Sermon sur la montagne devient ainsi le texte de base de la morale chrétienne.

Augustin « confesse », c'est-à-dire proclame publiquement, d'une part l'unité de l'Ancien et du Nouveau Testaments, et d'autre part Jésus comme « sommet » de la Révélation déjà à l'œuvre dans la Bible hébraïque, lorsqu'il rapproche les sept dons du Saint-Esprit

⁹ Juste après cette réponse lapidaire à une veuve (Lettre 130, à Proba, une veuve qui s'interroge : comment convient-il de prier ?), Augustin développe ainsi : « *Tous les hommes veulent la posséder (la vie heureuse). Car même ceux qui vivent dans le mal et le désordre ne vivraient pas ainsi, s'ils ne croyaient point par là posséder le bonheur ou parvenir au bonheur. Que dois-tu donc demander d'autre, sinon ce que désirent les méchants et les bons, mais à quoi ne parviennent que les seuls bons ? Peut-être me demanderas-tu : qu'est donc la vie bienheureuse ? Sur cette question de nombreux philosophes ont usé leur esprit et leur temps et ils ont réussi d'autant moins à la résoudre qu'ils ont rendu moins d'hommages et d'actions de grâces à Celui qui est la source de la vie heureuse. Vois d'abord s'il faut acquiescer à ceux qui affirment que l'homme heureux est celui qui vit à sa guise. À Dieu ne plaise que nous ajoutions foi à une telle opinion ! Et s'il voulait mener une vie perverse ? Ne pourra-t-on pas le convaincre qu'il est d'autant plus misérable, qu'il peut accomplir plus facilement ses volontés mauvaises ? Avec raison même les philosophes éloignés du culte du vrai Dieu ont rejeté une telle pensée. L'un d'entre eux, un homme d'une éloquence consommée, a dit : « D'autres, non certes des philosophes mais des hommes toujours prêts à disputer, affirment heureux tous ceux qui vivent comme ils veulent. C'est une erreur : vouloir ce qui ne convient pas est la plus grande misère ; et l'on n'est pas si malheureux en n'obtenant pas ce qu'on veut qu'en voulant obtenir ce qu'il ne faut pas ». Qu'en penses-tu ? Ces paroles prononcées par la bouche d'un homme ne viennent-elles pas de la Vérité elle-même ? Nous pouvons ici répéter ce que l'Apôtre a dit d'un prophète crétois, dont une pensée lui agréait : « Ce témoignage est véridique. ». **Celui-là est donc heureux qui a tout ce qu'il veut, mais qui ne veut rien que ce qui convient... Nous aimons Dieu pour lui-même, et nous-mêmes et notre prochain à cause de Dieu. Cependant même en vivant ainsi, ne croyons pas être déjà établis dans la vie bienheureuse et n'avoir plus rien à demander. Comment notre vie serait-elle déjà heureuse, alors que nous manque encore ce bien unique en vue duquel nous menons une vie bonne ? ».***

(selon le prophète Isaïe¹⁰), les sept demandes du Notre Père¹¹ et les sept¹² béatitudes qu'il commente¹³. Augustin interprète les béatitudes comme les sept degrés ou étapes qui conduisent le chrétien de l'humilité (ou pauvreté en esprit) à la sagesse et à la vision de Dieu. Pour lui, le chrétien ne peut parcourir le chemin des béatitudes sans la grâce du Saint Esprit qui l'accompagne à chaque étape. **L'idée d'Augustin, originale quant à la forme, ne fait que développer, en réalité, la pensée de saint Paul, largement commentée par les Pères de l'Eglise grecs, que la vie chrétienne est une vie selon l'Esprit Saint.**

Saint Augustin a également contribué à l'enseignement du Décalogue et à sa diffusion généralisée dans l'Église. Ce qui est intéressant et nouveau dans l'orientation d'Augustin, c'est le lien qu'il établit entre le Décalogue et la vie dans la grâce inaugurée par le Christ. À partir de Rm 13, 9-10¹⁴, il présente le Décalogue comme la synthèse des devoirs inspirés par la charité divine¹⁵. La loi du Décalogue, qui semblait s'imposer de l'extérieur au croyant, devient ainsi intérieure : c'est en effet l'Esprit Saint qui répand la charité dans nos cœurs.

C'est aussi l'Esprit Saint qui, seul, peut nous donner ce qui nous manque pour que vivre les Béatitudes et le Notre Père ne soit pas hors de notre portée, pour qu'il ne s'agisse pas seulement de belles paroles qui ne nous changent pas dans notre cœur. C'est ce pourquoi il termine sa Lettre à Proba par la prière suivante : « **Que t'exauce ce Seigneur qui** »

¹⁰ cf. Is 11, 1-3 : « *Un rejeton sortira de la souche de Jessé, un surgeon poussera de ses racines. Sur lui reposera l'Esprit de Yahvé, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte de Yahvé : son inspiration est dans la crainte de Yahvé. Il jugera mais non sur l'apparence. Il se prononcera mais non sur le oui-dire.* ». Dans cette traduction à partir du texte hébraïque, il semble donc y avoir un esprit qui manque pour aller jusqu'à sept (chiffre hautement symbolique de la tradition judéo-chrétienne), c'est l'esprit de piété. Mais dans la traduction grecque de la Septante (IIème siècle av. J.-C.), comme dans la traduction latine (IVème siècle ap. J.-C.), les traducteurs ont utilisé deux mots différents pour traduire la crainte du Seigneur, à la fin du verset 2 et au début du verset 3 : eusebeia et phobou (en grec), pietatis et timoris (en latin). Les traducteurs de la Septante avaient déjà fait ce choix en Proverbe 1,7, n'hésitant pas à dédoubler le verset hébreu pour rendre compte dans leur langue de la richesse de signification du mot hébreu qui signifie à la fois la piété et la crainte. Cela fait donc sept dons.

¹¹ Également commentées dans la Lettre 130, à Proba.

¹² Augustin ramène les huit béatitudes de l'évangile selon saint Matthieu à sept ; il considère effectivement que « *Heureux les pauvres par l'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux* », la première béatitude, est semblable à la huitième « *Heureux ceux qui souffrent persécution à cause de la justice, car le royaume des cieux est à eux* » : toutes deux promettent le Royaume de Dieu - ce qui a pour effet de faciliter le parallélisme désiré (qui se révèle par ailleurs plein de sens).

¹³ Voici les rapprochements faits par St Augustin entre les sept dons de l'Esprit, les sept béatitudes et les sept demandes du Notre-Père : 1) Crainte de Dieu /Heureux les pauvres... /"Que ton nom soit sanctifié" ; 2) Piété /Heureux les doux... /"Que ton règne vienne" ; 3) Science/Heureux ceux qui pleurent.../"Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel" ; 4) Force/Heureux ceux qui ont faim et soif de justice.../"Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien" ; 5) Conseil/Heureux les miséricordieux.../"Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés" ; 6) Entendement/Heureux ceux qui ont le coeur pur.../"Que nous ne soyons pas induits en tentation" ; 7) Sagesse/Heureux les pacifiques.../"Délivre-nous du mal".

¹⁴ Romains 13, 9-10 : « *En effet, le précepte: Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne convoiteras pas, et tous les autres se résument en cette formule: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. La charité ne fait point de tort au prochain. La charité est donc la Loi dans sa plénitude.* ».

¹⁵ in Patrologie Latine, de Migne, 44, 230

est capable d'accomplir bien au-delà de ce que nous pouvons demander ou concevoir » (Éph 3, 20). ».

Saint Thomas d'Aquin : la conscience comme source du juste comportement

Saint Thomas d'Aquin¹⁶ est très fortement marqué par la pensée de saint Augustin : lui aussi met au cœur de la démarche morale la recherche du bonheur. Sa réflexion est une méditation chrétienne qui emprunte les outils de la philosophie d'Aristote. Ce choix découle du fait qu'Aristote est le philosophe qui apporte « *les matériaux nécessaires pour exprimer l'unité de l'homme sans tomber dans le mépris de la chair et de la matière* », comme l'écrit Jean-Marie Gueulette¹⁷, dominicain et professeur de théologie morale. Dans la conception binaire « corps et âme » adoptée par l'Occident, c'est celui qui se montre néanmoins le plus proche de la conception ternaire juive, à tout le moins celui dont l'œuvre est la plus conciliable avec l'anthropologie de la Bible (par comparaison notamment avec Platon qui avait séduit Saint Augustin). Je ne chercherai pas à faire une présentation universitaire et critique de l'ensemble de l'œuvre monumentale¹⁸ de saint Thomas. Je me limiterai au noyau révolutionnaire et si moderne de son approche de la morale chrétienne, sans pouvoir reprendre toutes les étapes de son raisonnement.

Saint Thomas met au centre de la vie morale deux affirmations absolument inséparables, mais distinctes¹⁹, que Jean-Marie Gueulette résume ainsi : « **La conscience même**

¹⁶ Thomas d'Aquin, né le 28 janvier 1225 au château de Roccasecca près d'Aquino, dans la partie péninsulaire du Royaume de Sicile (Latium), mort le 7 mars 1274 à l'abbaye de Fossanova près de Priverno (dans le Latium également), est un religieux de l'ordre dominicain, célèbre pour son œuvre théologique et philosophique. Considéré comme l'un des principaux maîtres de la philosophie scolastique et de la théologie catholique, il a été canonisé le 18 juillet 1323 par Jean XXII, puis proclamé docteur de l'Église par Pie V, en 1567. Le XIX^{ème} siècle voit renaître le thomisme, après deux siècles d'abandon partiel, notamment depuis l'encyclique *Æterni Patris* (« Sur la restauration dans les écoles catholiques de la philosophie chrétienne selon l'esprit du docteur angélique ») du pape Léon XIII en 1879 qui préconise un retour à Thomas d'Aquin : c'est ce que l'on va appeler le néothomisme. Dans le droit fil de la pensée de Léon XIII et de Pie X, Pie XI (pape de 1922 à 1939) dit de lui « *qu'il convient de l'appeler non seulement Docteur angélique, mais encore le docteur commun ou universel de l'Église, celui dont l'Église a fait sienne la doctrine, comme le prouvent tant de documents de toute sorte.* ». Depuis le concile Vatican II, Thomas d'Aquin devient une figure essentielle (mais non plus obligatoire) de la vie intellectuelle de l'Église catholique. La philosophie contemporaine, par son retour à l'étude des philosophes médiévaux, prend en compte de plus en plus l'influence de Thomas d'Aquin.

¹⁷ Jean-Marie Gueulette, né en 1960, dominicain, est à la fois docteur en médecine et en théologie. Il a exercé la médecine plusieurs années en Afrique, avant d'être nommé professeur de théologie morale à l'université catholique de Lyon où il dirige en outre le centre interdisciplinaire d'éthique. Il travaille également, dans le champ de la théologie spirituelle, sur les relations entre méditations contemporaines et prière chrétienne. Il a publié en 2016 un livre intitulé : « Pas de vertu sans plaisir, la vie morale selon Saint Thomas d'Aquin », qui a servi de base à ce qui suit, tant il est lumineux pour une compréhension à la fois traditionnelle et moderne de la morale chrétienne.

¹⁸ Je ne parlerai ni de la manière dont St Thomas construit une vision puissante des vertus chrétiennes à partir d'une logique aristotélicienne, ni des limites que la philosophie d'Aristote lui impose et qui heurtent beaucoup la spiritualité des Églises orthodoxes. Je ne développerai pas non plus sa vision très positive du plaisir, que St Thomas valorise comme don de Dieu qui accompagne la réalisation du bien, même imparfait, ni sa vision du mal comme manque.

¹⁹ Une des incompréhensions les plus fréquentes de la morale de St Thomas consiste à dire que la conscience oblige à la condition qu'elle soit éclairée, et sur cette base, à reconstruire une morale asservie à la Loi, qui garantirait que la conscience est bien éclairée.

erronée oblige » ET « nous avons le devoir d'éclairer notre conscience »²⁰. C'est cette double affirmation qui lui permet d'identifier deux types de péchés, deux types de « ratage de cible » qui engagent, tous les deux, la responsabilité de l'homme libre, au travers de sa volonté : celui d'agir contre sa conscience, mais aussi celui, non moins important, de refuser ce qui permet d'éclairer sa conscience. Ceci nous renvoie à la question du discernement, que nous avons développée lors du cycle de causeries consacré à « Vivre le Credo », en 2019.

Comme le dit Jean-Marie Gueulette, à la suite de saint Thomas d'Aquin mais avec d'autres mots, « *la loi morale n'est pas comme un protocole technique qu'il faut suivre à la lettre pour réussir le montage d'une machine livrée en pièces détachées. Elle est un propos général sur ce qui est bien²¹ en général. Elle ne dispense jamais du jugement d'opportunité. Elle nous est donnée pour que nous puissions juger par nous-mêmes, on pourrait même dire pour que nous puissions être convaincus que le mal est mal. Ce que Dieu attend de nous n'est pas une obéissance d'esclave, mais que nous choisissons le bien²².* » ... Les commandements du Seigneur « *ne sont pas des ordres, mais une nourriture pour notre intelligence afin que nous soyons capables de reconnaître par nous-mêmes le mal et que nous puissions l'éviter. Dieu n'abandonne pas l'homme à une autonomie totale. Il ne le laisse pas découvrir ce qui est bien ou mal par lui-même sans aucune aide.* » ... « *La loi agit de l'intérieur, elle modèle, elle forme le jugement que pose la raison devant la situation qui réclame une action. C'est une façon théologique de dire la même chose que saint Paul. Disciples du Christ, nous ne sommes plus devant la loi comme des esclaves, mais nous vivons libres sous la grâce.* (Ga 5, 1) ».

Il est par ailleurs important de bien comprendre la logique à l'œuvre dans le cœur de l'homme. Il ne s'agit pas d'une suite de décisions indépendantes : comme nous l'avons vu dans la tradition juive comme dans la tradition catholique à propos du Décalogue, tout est lié : « *De même que, dans un raisonnement, une proposition fautive étant donnée, des conclusions fautes en résultent nécessairement, de même, en morale, une faute étant admise, d'autres s'ensuivent inévitablement.* » (Somme Théologique, Ia, IIae, q. 19, a §, ad 3). Il y a une cohérence d'ensemble dans la vie morale chrétienne. C'est un fantasme dangereux si on cherche sérieusement une conscience éclairée, que de penser qu'on peut cloisonner sa vie, réfléchir seul et choisir *a priori* ce que l'on retient et ce que l'on rejette dans les « textes sacrés » qui nous sont donnés, en tout premier lieu le Décalogue et le Sermon sur la montagne.

²⁰ C'est exactement ce que dit saint Jean-Paul II : « *Il ne suffit donc pas de dire à l'homme : obéis toujours à ta conscience. Il est nécessaire d'ajouter immédiatement : demande-toi si ta conscience dit le vrai ou le faux, et cherche, sans te lasser, à connaître la vérité.* ».

²¹ Pour St Thomas d'Aquin, chercher le bien est le chemin le plus sûr pour atteindre le bonheur en Dieu que nous cherchons tous.

²² St Thomas d'Aquin : « *Celui qui évite le mal, non parce qu'il est le mal mais à cause d'un commandement du seigneur, n'est pas libre ; mais celui qui évite le mal parce qu'il est le mal, celui-là est libre.* ». (in Lecture sur 2 Co, III, 3, 17)

Mais toujours nous aurons à choisir face à une situation concrète particulière, et plus encore dans les zones intermédiaires dont nous parlions dans la première causerie. C'est alors que nous devons activement chercher à éclairer notre conscience à l'aide de la formidable expérience spirituelle des saints, conservée dans le « savoir » de l'Eglise. Mais là encore, nous pourrions, le cas échéant, nous découvrir très seuls, en notre âme et conscience, et c'est alors notre conscience seule qui nous oblige²³. Ce qui peut nous rassurer, c'est que, pour saint Thomas, il ne s'agit pas de choisir entre le bien et le mal, mais de choisir entre différentes possibilités, toutes marquées par un certain bien, et toutes affectées d'une certaine finitude, d'un certain manque à des degrés divers.

Sur ce chemin vers le juste comportement, saint Thomas, très bon connaisseur du cœur de l'homme, se fait pédagogue en parlant des vertus comme « habitus », c'est-à-dire comme « disposition à agir » qu'il faut cultiver car elles sont tournées vers le bien, chemin vers le bonheur. La vie morale est un long apprentissage²⁴ où nous ne sommes pas seuls : il s'agit d'un compagnonnage, d'une aventure à deux, avec Dieu présent par son Esprit-Saint, où chacun des deux fait à due proportion de ce qu'il peut, comme me le disait dans les années 1980 un très vieux bénédictin belge, le Père Leloir que j'ai déjà cité.

Saint Thomas d'Aquin ne dévalorise nullement la loi, et donc ni le Décalogue, ni la « *nova lex Christi* » du Sermon sur la montagne, ni d'ailleurs le Catéchisme de l'Eglise Catholique. Dans sa pensée, la loi occupe une place indispensable, car elle permet à la conscience de s'orienter. Si la conscience, qui raisonne après s'être donné les moyens d'être éclairée, arrive à la conviction que, dans tel cas particulier, la loi ne s'applique pas, cela ne signifie nullement que la loi est fautive ou doit être abrogée. Bien au contraire, comme le dit Gueulette, il est indispensable, si la conscience est amenée à transgresser la norme, « *de conserver ce point de repère pour savoir où elle en est par rapport à une loi universelle, comme le marin expérimenté qui peut s'approcher assez près des rochers, à condition de ne pas être dans le brouillard et d'avoir la carte sous les yeux.* ».

²³ St Thomas d'Aquin va très loin dans ce sens. Il nous explique (Somme Théologique, Ia, II ae, q. 19 a 5) que si notre conscience se révolte contre l'affirmation que le Christ est Fils de Dieu, ce serait offenser Dieu que de croire en la divinité du Christ, ce qui ne signifie pas que le Christ n'est pas le Fils de Dieu car la vérité reste toujours la vérité. Mais nous sommes ainsi faits par Dieu que nous devons toujours aller vers ce qui nous paraît être bien (seul chemin vers le bonheur), même quand la conscience se trompe de bonne foi (ce qui est un problème différent de la conscience hésitante et incertaine). Mais dans tous les cas, quand nous constatons un écart entre la certitude de notre conscience et ce que confesse l'Eglise, la seule recommandation est de chercher loyalement à comprendre en profondeur ce que confesse l'Eglise, de travailler et de prier pour que notre conscience soit éclairée.

Nous sommes également dans l'univers spirituel et moral dont Saint John Newman s'est fait l'avocat le plus éloquent à la fin du XIX^{ème} siècle, lorsqu'il nous dit : « *La conscience est une loi de notre esprit, mais qui dépasse notre esprit, qui nous fait des injonctions, qui signifie responsabilité et devoir, crainte et espérance ... Elle est la messagère de Celui qui, dans le monde de la nature comme dans celui de la grâce, nous parle à travers le voile, nous instruit et nous gouverne. La conscience est le premier de tous les vicaires du Christ.* » (Newman, lettre au Duc de Norfolk, citée dans le catéchisme de l'Eglise catholique).

²⁴ Rappelons que la vie morale repose sur le fait qu'aucun acte à enjeu moral n'est isolé dans une vie, qu'il se situe nécessairement dans le prolongement d'une histoire passée, mais aussi dans la perspective d'une histoire à construire, et que tout est lié : chaque acte est adossé à un autre acte, et crée les conditions pour des actes ultérieurs. « *Un acte, bon ou mauvais, que l'on pose pour la première fois va nous coûter beaucoup d'efforts ... Mais plus nous le pratiquerons, plus nous l'accomplirons facilement, avec naturel, avec souplesse.* » (J.M. Gueulette). C'est vrai aussi bien pour l'acte moral que pour le péché, au point qu'un vice peut aussi devenir une seconde nature, mais aussi que certaines « vertus » peuvent aussi se graver dans notre cœur, selon la vision du prophète Jérémie, non du fait d'une habitude mécanique ou d'un conditionnement psychologique, mais par grâce reçue de l'Esprit-Saint.

C'est ce que répétait inlassablement, peu avant sa mort, le Père Henri de Lavalette, jésuite, qui animait alors le début du cycle de maîtrise de théologie auquel je participais. De mémoire, en substance, il disait à peu près ceci : en matière de juste comportement, l'enjeu premier est d'apprendre, en usant du discernement, à se situer par rapport à la norme, et d'être capable d'en rendre compte, le cas échéant devant ceux qui ne partagent pas notre choix en conscience.

Après Saint Thomas d'Aquin²⁵

Depuis les Pères de l'Église et les Pères du désert, le christianisme a incontestablement favorisé l'introspection et développé l'attention prêtée à la vie intérieure, avec des fruits spirituels certains et des avancées dans la vie morale de beaucoup de croyants. Après saint Thomas d'Aquin, l'« Imitation de Jésus-Christ²⁶ » (fin du XIV^{ème}-début du XV^{ème} siècle) a beaucoup fait pour articuler morale et spiritualité chez de nombreux laïcs, en vulgarisant et démocratisant la voie ascétique, jusque-là réservée aux moines et moniales. Mais cette spiritualité cultiva aussi un puissant pessimisme anthropologique, reposant sur le caractère incertain et décevant du monde, pessimisme qui s'épanouit sous la Réforme protestante.

Sans doute cette évolution favorisa-t-elle la maladie des scrupules, qui a empoisonné (et parfois continue à empoisonner) la vie intérieure et morale de tant de catholiques. Les confesseurs, et avec eux la doctrine morale, se sont trouvés confrontés à un exercice de plus en plus abstrait et acrobatique de « cas²⁷ » à examiner, pour aider les scrupuleux à prendre une décision morale. Les excès furent nombreux, dont « Les Provinciales » de

²⁵ Ce bref panorama est inévitablement caricatural et ne prend pas en compte la spiritualité de certains très grands saints, mais je fais le pari que les caricatures peuvent aussi dire quelque chose de vrai, qui fait réfléchir et permet de dessiner de nouveaux horizons.

Il fait notamment l'impasse sur les développements du concept catholique de « loi naturelle », comme fondement de la morale, concept remis récemment en avant par le pape Benoît XV, après quelques hésitations (cf. l'additif à la présente causerie). La loi naturelle est affaire de raison : saint Thomas estime que la raison est capable de discerner ce qui constitue ces « fondamentaux » de l'homme. Elle n'est donc pas réservée à un regard de foi, mais peut être déterminée par chaque homme, quelle que soit sa « croyance » : « *Quand des païens, sans avoir de foi, font naturellement ce qu'ordonne la loi (), ils montrent que l'oeuvre voulue par la loi est inscrite dans leur coeur* », écrivait saint Paul (Rm 2, 14-15). L'Église peut alors se retrouver avec des non-croyants sur cette plateforme de valeurs universelles. La loi naturelle reconnaît en effet en chaque homme une raison capable de discerner ce qui est bien, c'est-à-dire une conscience.

²⁶ L'Imitation de Jésus-Christ (en latin : *De imitatione Christi*) est une œuvre anonyme de piété chrétienne, écrite en latin. On estime habituellement que son auteur est Thomas à Kempis. Il s'agit du livre le plus imprimé au monde après la Bible et, selon Yann Sordet, de « *l'un des plus grands succès de librairie que l'Europe ait connus de la fin du Moyen Âge au début de l'ère contemporaine.* »

²⁷ D'où le terme de casuistique, qui a désormais pris une tonalité négative, au point de signifier aujourd'hui un mode d'argumentation spécieux ou sophistique. Initialement la casuistique cherchait très légitimement à résoudre les problèmes pratiques du juste comportement par une discussion entre, d'une part, des principes généraux (règles) ou des cas similaires (jurisprudence) et, d'autre part, la considération des particularités du cas étudié (cas réel). De la confrontation entre les perspectives générales, passées et particulières est censée émerger la juste action à mener en ce cas-ci.

Blaise Pascal gardent la trace. Il fallut attendre saint Alphonse de Liguori²⁸ (1696-1787), précédemment docteur en droit et avocat, pour retrouver un bon sens évangélique et une doctrine équilibrée, qui lui valurent d'être proclamé docteur de l'Eglise.

Mais le XVII^{ème} siècle, et plus encore les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles sont marqués par une volonté croissante des États de contrôler la vie de leurs sujets ou citoyens. Au XIX^{ème} siècle, l'Eglise catholique leur emboîta résolument le pas, dans le contexte très difficile de la reconstruction religieuse et morale après la tourmente révolutionnaire, puis napoléonienne qui affecta toute l'Europe. Face à une bourgeoisie prenant le pouvoir, enrichie notamment grâce au contrôle des naissances et érigeant en norme morale son propre comportement enraciné dans les valeurs des Lumières, l'Eglise catholique réagit d'une part en « entrant de plus en plus visiblement dans les chambres à coucher » et d'autre part en prêchant au peuple de Dieu une sorte de code moral pratique, un peu comparable au code civil napoléonien, plus proche de la Loi orale juive que du Sermon sur la montagne. Ainsi, sans même prendre vraiment conscience de ce que perdait en force intérieure la vie morale chrétienne, beaucoup de clercs privilégièrent la morale sexuelle sur beaucoup d'autres domaines tout aussi importants de la vie morale, y compris les questions de justice sociale, développant, notamment lors des confessions, un « savoir » que certains appellent ironiquement la « zizilogie ».

La morale comme lieu d'exercice de la liberté du croyant sous le régime de l'Esprit-Saint fut largement remisee chez les catholiques au rayon des vieilleries à ne pas laisser tomber entre toutes les mains, approche à réserver aux croyants déjà très avancés dans la vie spirituelle. Comme tous les codes, qui sont nécessairement enracinés dans la culture et les questions de l'époque qui les a vus naître, le code moral catholique fut de plus en plus ouvertement contesté à partir de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, par les comportements pratiques avant de l'être dans les discours. Tant qu'a prévalu la « sensibilité du code », les efforts ont été nombreux pour élaborer d'autres codes moraux reflétant davantage la culture et les questions de la fin du XX^{ème} siècle, privilégiant souvent la justice sociale et dévalorisant complètement la morale sexuelle, en faisant en fin de compte exactement la même chose, mais de manière inversée, que ce qui avait été fait au XIX^{ème} siècle²⁹.

Tout ceci se fit néanmoins sans rencontrer un grand succès (au moins dans le peuple de Dieu, en termes d'adhésion³⁰ et d'opérationnalité), conduisant la théologie morale

²⁸ Alphonse Marie de Liguori (Naples, 27 septembre 1696 - Nocera de Pagani, 1er août 1787) est un prélat, fondateur de la congrégation du Très Saint Rédempteur, reconnu saint et docteur de l'Église par l'Église catholique. Il laisse une monumentale œuvre de théologie morale : *Theologia moralis*, écrite entre 1748 et 1785, encore ré-éditée de nos jours.

²⁹ Parmi les échecs, il faut noter la tentative de tout reconstruire du code moral catholique à partir des seules Ecritures saintes.

³⁰ Même si chacun d'entre nous doit lire avec prudence et discernement un tel texte, sans chercher à lui faire dire plus qu'il ne dit et en gardant en mémoire la lecture du Magistère romain, l'enjeu de l'adhésion du peuple de Dieu à une « forme de discours moral » (présentant la doctrine morale chrétienne dans sa dynamique) n'a-t-il pas quelque chose à voir avec le « sensus fidei » dont parle la Constitution apostolique « *Lumen gentium* » (concile Vatican II) sur l'Eglise : « *Le peuple saint de Dieu participe aussi de la fonction prophétique du Christ : il répand son vivant témoignage (vivum Eius testimonium) avant tout (maxime) par une vie de foi et de charité (vitam fidei ac caritatis), il offre à Dieu un sacrifice de louange, le fruit des lèvres qui célèbrent son Nom (cf. Hébr. 13,*

catholique dans une crise profonde et dans une recherche « tous azimuts », souvent à la remorque de la forte créativité conceptuelle de type universitaire de certains théologiens protestants, notamment nord-américains. La morale chrétienne, à tout le moins ce qui en est dit par beaucoup des clercs (y compris parmi les plus jeunes) ou vulgarisé (et généralement déformé) par divers canaux, reste une question clivante au sein même du peuple de Dieu. Ceux qui sont déjà convaincus approfondissent les raisons de leur adhésion. Les autres s'efforcent de garder à distance les questions qu'ils ne savent pas regarder en face.

C'est là qu'Yves Beaupérin, à l'image de bien d'autres, nous interpelle vigoureusement : « *Dans un christianisme obnubilé par la morale, l'accent est mis sur la pratique des commandements, conçue davantage comme une imitation de Jésus-Christ que comme une participation aux états intérieurs du Dieu-Homme*³¹. **L'accent est presque uniquement porté sur le comportement extérieur, très peu sur la transformation intérieure. Or, qu'y a-t-il à l'intérieur de nous qui soit la source de nos actes et qui puisse être changé, sinon nos pensées intimes ?** ». C'est aussi la quête inlassable qui a guidé un théologien moraliste comme le **Père Servais Pinckaers dont nous avons déjà parlé, qui « juge » de l'échec de nombreux essais modernes de théologie morale à leurs difficultés à mettre au centre le Sermon sur la montagne et la vie dans l'Esprit.**

15). *La collectivité des fidèles (Universitas fidelium), ayant l'onction qui vient du Saint (cf. 1 Jean 2, 20 et 27), ne peut se tromper dans la foi (in credendo falli nequit) ; ce don (proprietas) particulier qu'elle possède, elle le manifeste (manifestat) par le moyen du sens surnaturel de foi qui est celui du peuple tout entier (mediante supernaturali sensu fidei totius populi), lorsque, « des évêques jusqu'aux derniers des fidèles laïcs », elle apporte (exhibet) aux vérités concernant la foi et les mœurs un consentement universel (universalem suum consensum). Grâce en effet à ce sens de la foi (Illo enim sensu fidei) qui est éveillé et soutenu (excitatur et sustentatur) par l'Esprit de vérité, et sous la conduite du magistère sacré, qui permet, si on lui obéit fidèlement (sub ductu sacri magisterii, cui fideliter obsequens), de recevoir non plus une parole humaine, mais véritablement la parole de Dieu (cf. 1 Thess. 2, 13), le peuple de Dieu s'attache indéfectiblement à la foi transmise aux saints une fois pour toutes (cf. Jude 3) (Populus Dei... traditae sanctis fidei... indefectibiliter adhaeret), il y pénètre plus profondément en l'interprétant comme il faut (recto iudicio in eam profundius penetrat) et dans sa vie la met plus parfaitement en œuvre (eamque in vita plenius applicat)» (LG 12A)*

Comme l'écrit le Père Joseph Famérée (théologien belge, né en 1955, professeur à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain) en 2016, « *Le sensus fidei, dès l'Écriture (même si le mot n'y figure pas comme tel), apparaît comme un don de l'Esprit Saint dispensé à tous et chacun dans l'Église pour connaître en toute pénétration spirituelle le Dieu du Seigneur Jésus Christ et en vivre. C'est un esprit de vérité qui rend apte à sentir intuitivement, spontanément, ce qui correspond ou non à la foi chrétienne, à pénétrer plus avant dans la vérité tout entière et à la mettre plus pleinement en œuvre dans toutes les dimensions de l'existence humaine, jusqu'à la transformation du monde dans le sens du Royaume. Ce sens de la foi donné à chacun et tous à la fois dans l'Église se manifeste concrètement et ecclésialement dans le sensus fidelium, le sens des fidèles pris dans leur ensemble... Toute la difficulté est de discerner l'expression du sensus fidei lorsqu'il n'y a pas d'unanimité des fidèles (sensus ou consensus fidelium), car il n'est jamais exclu que le sensus fidei s'exprime dans une partie seulement des fidèles... Ce sens de la foi de tous les baptisés, pasteurs et théologiens compris, doit être formé par l'apprentissage du débat en Église, l'étude et une intense vie spirituelle.* »

³¹ Le risque de comprendre l'imitation de Jésus-Christ comme relevant principalement du comportement extérieur et seulement secondairement des dispositions intérieures est plus fréquemment rencontré en Occident, dans la culture et la morale (telle que comprise par de nombreux croyants très respectables influencés par la religiosité la plus répandue), que dans la culture des Églises orthodoxes. C'est ce qui conduit Vladimir Lossky à avancer que « *la mystique de l'imitation que l'on peut trouver en Occident est étrangère à la spiritualité orientale qui se définit plutôt comme une vie dans le Christ.* » (in « Essai sur la théologie »)

Dans l'Église catholique, les rénovations en profondeur se sont toujours adossées à des relectures vivifiantes de la Tradition³². N'est-il pas le moment de redécouvrir tout ce qu'a à nous apporter, en matière de juste comportement, une relecture de la grande tradition thomiste³³ que nous avons si rapidement parcourue ? Dans la pensée de l'Église, il n'y a pas tellement de théologies morales qui puissent s'articuler facilement avec les deux conditions rappelées par le Père Pinckaers, conditions qui me semblent essentielles à la lumière du parcours que nous achevons. Mais cela ne dispense pas de l'effort de dire les choses dans les mots de notre temps, en refusant de nous enfermer dans la solution d'un code moral qui prétendrait avoir réponse à tout.

Nouveaux défis pour un juste comportement

Si nous acceptons de fonder ce que nous pensons être le juste comportement sur ce que nous dit saint Thomas, beaucoup de situations que nous vivons comme incertaines peuvent se voir éclairées, nous conduisant à faire des choix que nous savons n'être possiblement pas optimaux, mais que nous pensons en notre âme et conscience être les meilleurs. Nous retrouvons un peu de la première béatitude qui exalte l'humilité comme chemin vers le Royaume de Dieu, en assumant de pouvoir nous tromper dans notre recherche sincère sous le regard de Dieu, et en respectant la possibilité d'autres choix également faits en conscience. Cela ne nous dispense en aucune manière de nous donner préalablement les moyens d'éclairer notre conscience, notamment en méditant les Écritures et en nous nourrissant de l'expérience pratique des saints, conservée dans le savoir de l'Église.

Mais très vite, nous nous rendons compte que nos questions et incertitudes les plus difficiles ne concernent pas que les zones intermédiaires dont nous avons déjà parlé. Toutes les générations ou presque, en tous cas les nôtres, sont confrontées à des situations nouvelles pour lesquelles il semble vain d'attendre un éclairage direct des Écritures ou de l'expérience pratique des saints. Nous sommes, malgré nous, confrontés à devoir avancer en terre inconnue, à devoir relire les Écritures différemment de nos prédécesseurs, à rechercher dans le passé mais aussi autour de nous les saints (au sens

³² Cf. la manière dont le Père Yves de Montcheuil (1900-1944, prêtre jésuite français, philosophe et théologien, proche d'Henri de Lubac, résistant, aumônier du maquis du Vercors, fusillé par les nazis) parle de la Tradition dans l'Église. En substance, de mémoire : est traditionnel non celui qui répète sans fin la tradition, mais celui qui en retrouve la source vive.

³³ En insistant néanmoins sur le besoin de relire, méditer et prier en parallèle les écrits des Pères de l'Église, comme antidote à tout ce que pourrait avoir de spirituellement desséchants l'intellectualisme et la philosophie aristotélicienne omniprésente du « docteur universel ». N'oublions jamais qu'à partir du 6 décembre 1273, après avoir eu une expérience spirituelle bouleversante pendant la messe, Thomas d'Aquin cesse d'écrire, parce que, dit-il, en comparaison de ce qu'il a compris du mystère de Dieu, tout ce qu'il a écrit lui paraît « comme de la paille ». Le philosophe chrétien Jacques Maritain (1882-1973), ami du pape Paul VI (qui aurait envisagé de le faire cardinal, bien que laïc marié), qui a revivifié le courant thomiste au XX^e siècle, s'est lui-même inquiété de certains aspects du « visage de Dieu » (expression personnelle qui n'est pas celle de Maritain) que le thomisme a proposé aux chrétiens catholiques. Il était notamment préoccupé par le fait que peu de gens osent désormais croire au fait que Dieu les aime vraiment (le thomisme définissant Dieu comme « Acte pur », ce qui n'est pas facilement conciliable avec un amour vrai des hommes par Dieu).

où saint Paul les désigne³⁴) qui peuvent contribuer à éclairer notre conscience. Il en va ainsi pour nous à propos de ce qu'on appelle les défis environnementaux, comme de ce qui concerne le vaste champ désigné sous le nom de bioéthique.

Ces terres encore largement inconnues et pourtant déjà à investir du point de vue du juste comportement, c'est-à-dire de la morale chrétienne, découlent :

- soit de nouvelles possibilités offertes par la technique (cf. la bioéthique), possibilités qui pourraient transformer notre compréhension de la nature humaine et de la Création, en considérant quels droits pourraient être mis en question et où sont nos devoirs prioritaires ;
- soit de la combinaison entre une nouvelle perception issue de la science et la réévaluation éthique de certaines visions traditionnelles, qui en découle (cf. beaucoup de questions environnementales), nous conduisant à nous interroger simultanément sur notre proximité et notre solidarité avec « l'autre qu'humain », et sur la qualité de notre solidarité, avec certes tous nos contemporains, notamment les plus fragiles, mais aussi avec les générations passées et à venir.

N'étant que très superficiellement investi dans la réflexion sur le premier point³⁵, je me concentrerai sur le second pour lequel l'éclairage de la conscience me semble d'ores et déjà possible à partir de deux grandes sources relevant de la Tradition chrétienne :

- d'une part l'enseignement en cours d'approfondissement des papes, depuis Paul VI jusqu'à l'encyclique « *Laudato si* » (2015) du pape François, à la condition de bien comprendre l'enjeu des expressions « écologie intégrale » au sens catholique ou « développement intégral » qui lient inextricablement les dimensions écologique et sociétale, et manifestent la pleine solidarité devant Dieu des hommes entre eux et avec le monde créé par Dieu³⁶ ;
- d'autre part la vie de certains Pères du désert, et surtout de saint François d'Assise (cf. le loup de Gubbio, le sermon aux oiseaux, mais aussi sa demande à ses frères franciscains de laisser une partie de leur jardin potager non cultivé, de ne ramasser que le bois mort, etc...), qui nous interpelle « de manière prophétique » sur notre proximité et notre solidarité avec « l'autre qu'humain ». Si tant de personnes,

³⁴ St Paul appelle « saints » tous les chrétiens des jeunes communautés qu'il visite et à qui il écrit, car ces derniers ont renoncé au péché au moment du baptême et tentent de vivre une vie évangélique bien plus radicale que la plupart d'entre nous aujourd'hui.

³⁵ A titre personnel, notamment en tant qu'ingénieur et technocrate, je suis néanmoins « remué » depuis plus de quatre décennies par les analyses et interpellations vigoureuses de Jacques Ellul sur la technique, et par son éthique de la « non-puissance ».

Jacques Ellul, né le 6 janvier 1912 à Bordeaux et mort le 19 mai 1994 à Pessac, est un historien du droit, sociologue et théologien protestant français. Professeur d'histoire du droit, surtout connu comme penseur de la technique et de l'aliénation au XXème siècle, il est l'auteur d'une soixantaine de livres et de plusieurs centaines d'articles. Selon lui, la technique, ne cessant de s'auto-accroître, en vient à substituer ses propres valeurs (le travail, l'utilité, l'efficacité, la croissance économique, le progrès...) à toutes celles du passé, qu'elles soient chrétiennes (amour du prochain), humanistes (morale) ou républicaines (liberté, égalité, fraternité). Ayant adopté comme devise « *exister, c'est résister* » — résister « à la sollicitation du milieu social », aux conformismes et aux lieux communs —, il disait de son œuvre qu'elle est entièrement axée autour de la notion de liberté : « *Rien de ce que j'ai fait, vécu, pensé ne se comprend si on ne le réfère pas à la liberté.* ».

³⁶ Sans oublier l'enseignement de l'actuel patriarche de Constantinople, Bartholomée.

chrétiens ou non, se sentent interpellées par saint François, ce n'est pas parce qu'il traduirait, à l'insu de son plein gré, une sorte d'animisme réprimé par l'Occident chrétien³⁷. C'est parce qu'il rejoint en actes la puissance de l'imaginaire des Béatitudes dont nous avons parlé la dernière fois, et que cet imaginaire chrétien nous change à la condition expresse que nous ne fermions pas notre cœur en n'y voyant que des hyperboles ou fariboles plus ou moins attendrissantes, à destination des enfants, mais pas des adultes sérieux.

C'est peu et c'est beaucoup à la fois. Il n'est pas question de nier le besoin d'aller plus loin, à la fois dans la réflexion chrétienne sur de tels sujets, et dans la recherche et l'évaluation des expériences vécues par des chrétiens mis en mouvement par ces enjeux, sans négliger ce que peuvent nous apporter des paroles et des expériences de vie venant d'autres horizons éthiques, philosophiques ou religieux, non chrétiens.

Mais d'ores et déjà, sur le fondement de cet éclairage aujourd'hui disponible, et des examens intérieurs qui suivent, seule la conscience peut obliger. Elle peut tout aussi bien nous conduire à innover et parfois choquer, tout comme notre conscience peut refuser d'aller plus loin que ce qui est aujourd'hui communément admis chez les catholiques. La seule condition expresse qui nous garantit d'avoir été sérieux et cohérents dans notre approche de disciples revendiqués du Christ, c'est d'invoquer l'Esprit-Saint « *qui nous introduira dans la vérité tout entière.* »³⁸ et qui nous rend libres³⁹.

³⁷ « *La nature chez Saint François n'est pas considérée dans un sens animiste mais comme l'œuvre de Dieu et c'est pour ça justement qu'elle est magnifiée. Nous autres, nous considérons la nature comme un objet, Descartes par exemple considérait les animaux comme des mécaniques et nous avons gardé un petit peu cet esprit. Or, lui, il a une relation complètement différente avec la nature, il dialogue avec la nature, c'est-à-dire il considère tous les animaux, non seulement les animaux mais aussi les pierres, mais aussi les plantes, comme des sujets avec lesquels on peut dialoguer.* » (Erik Sablé, auteur d'une introduction à la spiritualité de François d'Assise, « Le Livre du détachement et de la paix », Arma Artis, 1986)

Pour ce saint, il y a une fraternité entre tous les êtres vivants parce que tous ont le même Père : Dieu. Dans son texte le plus "écologiste", le Cantique du frère soleil (1225), il fait l'éloge des éléments, ses frères et sœurs, alors qu'il est déjà devenu aveugle : « *Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour notre frère messire le soleil (...). Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau (...). Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, qui nous soutient, nous nourrit et qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs diaprées et les herbes !* ».

³⁸ « *En vérité, en vérité, je te le dis : nul, s'il ne naît d'eau et d'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu... Ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'Esprit est Esprit... Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit.. En effet, celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu qui lui donne l'Esprit sans mesure...* » (Jean 3, 5.6.8.34)

« *L'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit.* » (Jean 14, 26)

« *Mais quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous introduira dans la vérité tout entière ; car il ne parlera pas de lui-même, mais ce qu'il entendra, il le dira et il vous dévoilera les choses à venir.* » (Jean 16, 13)

« *Moi, Jean, j'ai vu un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés et, de mer, il n'y en a plus... Alors celui qui siégeait sur le Trône déclara : « Voici que je fais toutes choses nouvelles. »* (Apocalypse 21,1-5a)

³⁹ « *Car le Seigneur, c'est l'Esprit, et où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.* » (2 Corinthiens 3, 17)

Bref retour sur les deux récifs mortels du moralisme et de l'angélisme

Le moralisme est à la fois une attitude qui consiste à faire prévaloir la valeur morale sur les autres valeurs, et un attachement strict et formaliste à une morale, en fait souvent à un « code moral » pratique.

Au terme de ce que nous avons déjà vu, le danger est double :

- confondre Dieu avec ce que nous comprenons être ses « commandements », avec un code moral absolutisé, et entrer dans une forme d'idolâtrie qui cherche bien Dieu, en retient quelque chose, mais le couche dans le lit de Procuste de nos conceptions personnelles de ce qui est bien et mal, en refusant sa transcendance et en relisant de manière « orientée » les évangiles. Du moralisme au fanatisme, il y a certes un pas à franchir, mais certains adeptes du moralisme le font ;
- effectuer un grand retour en arrière par rapport à saint Paul, et redevenir esclave de la Loi, en fait d'une loi (un code moral) que nous assumons avoir choisie, un peu à la manière nécessairement identitaire du judaïsme, en refusant comme trop dangereuse la liberté des enfants de Dieu dans l'Esprit, en l'assimilant consubstantiellement à l'anarchie et au laxisme le plus éhonté dont certaines sectes se disant chrétiennes ont fait historiquement l'expérience.

L'angélisme est un comportement dicté par un désir de pureté, de perfection, par le refus des réalités, en privilégiant le spirituel par rapport au charnel, mais aussi une tendance à présenter ou à voir les choses ou les gens sous un jour délibérément optimiste, en voulant désamorcer tous les conflits. C'est également croire qu'on peut changer l'homme et la société en agissant sur la seule dimension morale.

Au terme de ce que nous avons déjà vu, le danger est double :

- vivre dans un schéma anthropologique qui est tout sauf celui de la Bible et celui de Jésus, en dévalorisant radicalement la dimension biologique de notre être, avec le risque de lire les évangiles comme une gnose et de s'enfermer dans un soi-disant combat moral, illusoire et vain, contre le corps, vu comme un ennemi. C'est notamment un terrain très favorable pour donner à l'enjeu de la morale sexuelle (qui a son importance) une priorité excessive, aux dépens indus de tous les autres domaines nécessitant un juste comportement, tels que le Décalogue et le Sermon sur la montagne nous les « pointent » dans leur diversité ;
- nier les contraintes politiques (du vivre ensemble dans une société) au nom de la morale, voire nier les contraintes de la morale au nom de l'amour, sans rien comprendre de ce que nous rappelle saint Augustin, à savoir que « *les deux cités* (celle de Dieu et celle des hommes) *sont mêlées et enchevêtrées l'une dans l'autre en ce siècle, jusqu'au jour où le jugement dernier les sépare* ». Dès lors « l'intérieur spirituel », source de nos actes, peine à déboucher sur un agir, alors même que Jésus nous invite à le faire

Les limites de tout discours sur la morale chrétienne et, en conséquence, la juste place de la morale chrétienne

Même si nous avons compris de l'intérieur, au niveau du cœur comme de l'intelligence, ce que l'Esprit et l'Eglise nous disent sur le « juste comportement », même si nous savons éviter les nombreux écueils identifiés, il nous faut sans cesse revenir au cœur même de notre foi chrétienne : Dieu est Amour. L'amour n'est pas un attribut de Dieu parmi d'autres. Dieu est Amour⁴⁰, d'un amour que nous pouvons entrapercevoir dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus, mais aussi d'un amour qui nous dépasse complètement, qui est au-delà de ce que nous pouvons concevoir, car Dieu est Saint⁴¹. **Choisir Dieu, c'est aimer, vouloir aimer et se laisser aimer, c'est chercher à voir comme Dieu voit pour vivre comme Dieu veut, c'est devenir un autre Christ.** Ce n'est pas prioritairement devenir un homme moralement irréprochable.

Le danger est grand de confondre la sainteté (notre vocation) avec la perfection, surtout la perfection morale. Ce danger est si grand que saint Paul y va très fort pour le faire comprendre aux chrétiens de Corinthe, dans sa première lettre, au chapitre 13⁴², dans ce qui est connu comme l'hymne à l'amour⁴³. Il déroule devant ses lecteurs toute une série de comportements terriblement exigeants, manifestant un degré de perfection spirituelle et morale quasiment hors d'atteinte. Et à chaque fois, il martèle que, sans l'amour, « *Je ne suis rien* », « *cela ne me sert de rien* ».

⁴⁰ C'est l'expérience commune des saints, et notamment (parce qu'ils ont laissé des récits) de ceux qu'on appelle les mystiques, ceux qui ont fait part de leur expérience d'union avec Dieu. Cf. par exemple, sainte Angèle de Foligno : « *Regarde bien (dit Dieu), trouves-tu en moi autre chose que de l'amour ?* ». Cf. aussi sainte Julienne de Norwich (voix intérieure) : « *Tu voudrais savoir quelle était en tout cela l'intention de Notre Seigneur ? Sache-le bien : son intention, c'était l'amour. Qui t'a montré ces choses ? L'amour. Que t'a-t-il montré ? L'amour. Pourquoi te l'a-t-il montré ? par amour. Tiens-toi à cela, et tu apprendras à connaître l'amour de plus en plus. Mais tu ne découvriras rien d'autre – jamais !* ».

⁴¹ Selon la logique explicitée par sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la sainte Face, docteur de l'Eglise : « *Aimer, c'est tout donner, et se donner soi-même.* ». Avec d'autres mots, le P. Maurice Zundel ne dit pas autre chose. Cela nous aide à entrevoir la Trinité comme mystère de l'Amour en acte, selon une logique amoureuse indépassable, comme manifestation de la Sainteté de Dieu.

⁴² 1 Corinthiens 12, 31-13, 13 : « *Aspirez aux dons supérieurs. Et je vais encore vous montrer une voie qui les dépasse toutes. Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. La charité est longanime ; la charité est serviable ; elle n'est pas envieuse ; la charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas ; elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. La charité ne passe jamais. Les prophéties ? Elles disparaîtront. Les langues ? Elles se tairont. La science ? Elle disparaîtra. Car partielle est notre science, partielle aussi notre prophétie. Mais quand viendra ce qui est parfait, ce qui est partiel disparaîtra. Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant ; une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. Car nous voyons, à présent, dans un miroir, en énigme, mais alors ce sera face à face. A présent, je connais d'une manière partielle ; mais alors je connaîtrai comme je suis connu. Maintenant donc demeurent foi, espérance, charité, ces trois choses, mais la plus grande d'entre elles, c'est la charité.* ».

⁴³ Il ne s'agit pas de l'amour-sentiment, ni de l'amour des autres à travers lequel je mets en première position l'amour que je me porte. Il s'agit de l'amour-Caritas, la vertu qui porte à désirer et à faire le bien d'autrui, qui rend donc service aux gens, et est un acte inspiré par l'amour du prochain. Il s'agit de l'amour où l'homme se désapproprie de lui-même pour s'abandonner à l'amour de Dieu, inséparable de l'amour des autres.

Certes la perfection que Jésus nous invite à rechercher⁴⁴ a bien quelque chose à voir avec l'amour de Dieu, mais c'est l'amour⁴⁵ qui mène à la perfection, pas le contraire. Il est possible, envisageable de rechercher et peut-être d'approcher la perfection morale. Mais le chrétien qui s'engage dans cette seule voie sans comprendre que tout trouve sa source dans l'amour dont Dieu nous comble le premier, fait totalement fausse route et finira inexorablement par découvrir qu'il est dans une impasse⁴⁶. La sainteté, c'est la participation à la vie même de Dieu qui est Amour.

A contrario, il est possible, envisageable que l'amour soit présent dans l'imperfection morale, et que quelqu'un de moralement imparfait soit plus proche du Royaume de Dieu qu'un autre donnant extérieurement des signes manifestes de plus grande perfection morale, comme nous l'a dit Jésus, scandalisant ainsi des gens moralement très exigeants pour eux-mêmes et pour les autres : « *Amen, je vous le déclare : les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu.* »⁴⁷.

A fortiori, il est possible, envisageable que des personnes souffrant d'un psychisme disgracié, incapables de se sortir d'une addiction, gravement blessés par une expérience traumatisante, enfermées psychiquement dans le péché, soient en fait bien plus avancées dans la voie de l'amour⁴⁸ que d'autres personnes plus visiblement soucieuses de moralité.

Si nous sommes tous confrontés à la tentation (et le Christ l'a été en toutes choses⁴⁹), nous ne sommes pas tous égaux en matière d'accès à une conscience vraiment éclairée,

⁴⁴ Mt 5, 48 : « *Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait.* »

⁴⁵ Attention à bien comprendre qu'il s'agit de l'amour oblatif (qui est oubli de soi, désappropriation de soi), pas de la satisfaction de notre sensibilité ou de notre affectivité dans les autres. Si nous aimons les autres à la mesure du bonheur ou du plaisir qu'ils nous donnent, il ne s'agit pas (encore) de l'amour qui est participation à l'Amour de Dieu.

⁴⁶ « *L'héroïsme montre ce que peut l'homme. La sainteté montre ce que peut Dieu. Et c'est pourquoi aucune disposition humaine ne conditionne la sainteté. Elle ne demande que la foi.* » (Cardinal Daniélou)

⁴⁷ Mt 21, 29-31 : « *Quel est votre avis ? Un homme avait deux fils. Il vint trouver le premier et lui dit : "Mon enfant, va travailler aujourd'hui à la vigne." Celui-ci répondit : "Je ne veux pas." Mais ensuite, s'étant repenti, il y alla. Puis le père alla trouver le second et lui parla de la même manière. Celui-ci répondit : "Oui, Seigneur !" et il n'y alla pas. Lequel des deux a fait la volonté du père ?* » Ils lui répondent : « *Le premier.* ». **Jésus leur dit : « Amen, je vous le déclare : les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu. »** (dans le contexte d'une confrontation de Jésus avec les grands-prêtres, les anciens du peuple et les pharisiens, toutes personnes revendiquant d'être « propres sur elles » et l'étant, au moins pour une majorité des pharisiens).

⁴⁸ Il y a les saints portés sur les autels parce qu'ils manifestent visiblement les fruits de l'Esprit, et notamment un haut degré de perfection morale en plus d'un amour brûlant. Ces saints nous sont ainsi des modèles et des sources d'inspiration. Mais nous qui confessions, dans le Credo, que Dieu est créateur du monde visible et du monde invisible, nous savons qu'il existe aussi des saints qui ne nous sont pas visibles pour des raisons contingentes que nous comprenons, mais aussi des saints que nos yeux ne peuvent reconnaître, même avec la meilleure bonne volonté du monde, car seul Dieu sonde les reins et les cœurs.

En un certain sens, la sainteté, c'est faire, par amour, dans l'amour, tout ce qu'on peut avec ce que l'on est (absolument tout, et souvent plus encore, du fait de la grâce de Dieu), en étant convaincu que nos actes, comme nos pensées, nous changent (au sens où nous l'avons vu précédemment), mais sans pouvoir abolir certains traits constitutifs de notre psychisme profond.

⁴⁹ Cf. les trois tentations au désert (Mc 1, 12-13 ; Mt 4, 1-11 ; Lc 4, 1-13) au début de la vie publique de Jésus, mais aussi les trois tentations au jardin de Gethsémani, juste avant son arrestation et sa condamnation à mort. A chaque fois, c'est la volonté de conformité à la volonté de Dieu qui l'emporte.

ni même en termes de capacité psycho-physique à agir en conformité avec notre conscience, comme nous l'apprend la psychologie. En matière de moralité, comme dans bien d'autres, l'appel de Jésus à ne pas juger⁵⁰ nous concerne pleinement.

Dieu veut notre bonheur. Il veut le meilleur pour nous⁵¹. Mais ce meilleur n'est pas forcément ce que spontanément nous aspirons à être ou à avoir, qui est plus modeste. Il nous invite en effet à participer à sa vie, et le bonheur qui en découle, c'est de réconcilier l'homme que nous sommes « *hic et nunc* » et l'homme que nous sommes appelés par Dieu à devenir⁵². Il s'agit donc de renoncer à un bonheur « médiocre » pour accéder au plus grand des bonheurs : vivre de la vie même de Dieu. Mais sur ce chemin, renoncer à soi-même (se désapproprier de soi-même, pour parler comme Maurice Zundel) pour devenir amour dans l'Amour passe inévitablement par une certaine souffrance, qui est liée aux limites de notre être biologique et psychique.

Nous avons vu qu'à plusieurs reprises, Jésus dépasse la compréhension classique de la Loi, pour la « spiritualiser », la faire vivre de manière intérieure, et que le niveau d'exigence en est fortement renforcé : l'enjeu est d'inscrire la Loi de Dieu dans le cœur,

⁵⁰ Matthieu 7, 1-5 : « *Ne jugez pas, afin de n'être pas jugés ; car, du jugement dont vous jugez on vous jugera, et de la mesure dont vous mesurez on mesurera pour vous. Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'oeil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton oeil à toi, tu ne la remarques pas ! Ou bien comment vas-tu dire à ton frère : Laisse-moi ôter la paille de ton oeil, et voilà que la poutre est dans ton oeil ! Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton oeil, et alors tu verras clair pour ôter la paille de l'oeil de ton frère.* ».

⁵¹ Et le premier et le plus grand péché que pointe le récit de la chute dans le livre de la Génèse, c'est de croire que Dieu puisse interdire quelque chose, non pas par amour, mais pour se le réserver, et donc que Dieu se garde des « biens » pour Lui, qu'Il ne veut pas nous donner tout ce qui est le meilleur pour nous, qu'Il ne veut pas, d'ailleurs, tout nous donner, qu'Il serait en fait jaloux de notre bonheur. Mais le bonheur parfait, total, insurpassable qu'Il veut nous donner ne ressemble pas à l'idée du bonheur que nous nous faisons, puisqu'Il nous invite à vivre de sa vie même, qui est ce à quoi Il appelle tous les hommes. Ne pas voir Dieu comme se donnant totalement et voulant que l'homme devienne Dieu, c'est encore avoir une idée fautive de Dieu, c'est le confondre avec une image que nous nous fabriquons de Lui, c'est être encore subtilement idolâtre, au sens où nous en avons parlé à propos de la première parole du Décalogue (deuxième causerie). C'est l'idée même de la vocation de l'homme et du bonheur, c'est-à-dire du projet même de Dieu, qui est en cause.

C'est ce pourquoi nous trouvons chez les quatre évangélistes la même affirmation de Jésus (voir également Mt 16, 25, Lc 9, 24 et Jn 12, 25) : « **Car celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'évangile la sauvera.** » (Mc 8, 35). Pour le comprendre, il nous faut déjà arriver à entrevoir que le bonheur tel que nous nous plaignons à l'imaginer est en fin de compte « petit », insatisfaisant par rapport à toute la richesse de nos aspirations, lassant à la longue, et finalement très réducteur par rapport au bonheur dont Dieu veut nous combler. Et, pour accéder au bonheur que Dieu nous promet, il n'y a qu'un seul chemin, une seule vérité, une seule vie : l'amour. **Il nous faut comprendre de l'intérieur la formule choc de Miguel de Unamuno (poète espagnol chrétien, 1864-1936), parlant du bonheur à notre échelle humaine (pas à celle de Dieu) : « Ou le bonheur, ou l'amour. Qui veut l'un, doit renoncer à l'autre. L'amour tue le bonheur ; le bonheur tue l'amour.** ». A l'échelle de Dieu, on pourrait oser dire : « Le bonheur, c'est aimer et être aimé ; aimer et être aimé tout à la fois fait entrer dans le seul bonheur véritable. ». Le bonheur de Dieu, en Dieu, donne la paix du cœur, car il répond pleinement à l'aspiration profonde de notre être, comme saint Augustin l'a exprimé : « *Tu nous as faits pour toi* (en latin « ad Te », c'est-à-dire aussi en marche vers Toi, orienté vers Toi) *Seigneur et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en toi.* ». Ce bonheur réconcilie ce que nous sommes aujourd'hui avec ce que nous sommes appelés à être, avec notre vocation profonde, avec le projet de Dieu.

⁵² Cf. le célèbre « *Deviens ce que tu es* », c'est-à-dire enfant de Dieu, de saint Augustin, reprenant l'invitation de Pindare (poète grec du Vème siècle avant JC) au tyran Hiéron de Syracuse (Ième Pythique, 131). En fait Pindare disait « *Deviens ce que tu es quand tu l'auras appris* », mais pour saint Augustin, nous savons déjà ce que nous sommes en profondeur, du fait même de la vie, de l'enseignement, de la mort et de la résurrection de Jésus. « *Deviens ce que tu es* » signifie non seulement « *Comporte toi déjà en enfant de Dieu* », sans attendre, mais aussi « *Laisse toi transformer intérieurement par l'Esprit-Saint en enfant de Dieu, pensant, ressentant, agissant au plus intime de toi-même comme Dieu, pour que cela ne soit plus toi, mais Lui qui vive en toi.* ».

ce que fait l'Esprit-Saint. Ce n'est qu'alors que nous serons vraiment libres. Cela exige une vraie conversion du regard et du cœur⁵³, une conversion qui coûte. Le juste comportement, objet de la morale, reste chemin vers le bonheur, mais vers le bonheur tel que Dieu l'est, le voit et le donne. Comme nous l'avons déjà dit et répété, il ne s'agit pas de respecter un code moral, mais de voir comme Dieu voit pour vivre comme Dieu veut.

Chercher le juste comportement, ce n'est pas seulement imiter le Christ de l'extérieur, par des actes⁵⁴. Il ne s'agit pas de l'imiter par un juste comportement sans chercher aussi à l'imiter intérieurement, à vivre de sa vie de communion avec son Père qui est aussi notre Père, dans l'Esprit. C'est ce qui se joue dans la dynamique de la conversion⁵⁵. Le seul vrai enjeu est d'être un autre Christ, d'être configuré à l'image du Christ, comme le dit saint Paul⁵⁶.

Accepter d'être configurés au Christ nous emmène nécessairement plus loin que ce que nous sommes initialement prêts à consentir, sur son chemin, à sa suite. Être un autre Christ suppose d'accepter que le disciple ne soit pas plus grand que le maître et rencontre, sur sa route, certaines difficultés, oppositions, condamnations et souffrances. Mais ce qui change tout, c'est que cette aventure n'est pas menée de manière solitaire, mais bien avec le Christ, dans le Christ, dans le corps du Christ qu'est l'Eglise, avec la force du Saint-Esprit.

Le prix à payer dans (et pour) cette vie qui change et qui nous change ne concerne pas des actes moraux à faire et à collectionner, mais bien la métamorphose dont nous avons parlé dans la première causerie, en reprenant le vocabulaire de saint Paul. Pour réconcilier ce que nous sommes avec ce que nous sommes appelés à devenir, il nous faut passer du stade de la chenille à celui de papillon, en ne pouvant échapper à l'étape de déconstruction-reconstruction de la chrysalide, sans pouvoir alors imaginer ce que nous serons vraiment. Le stade de la chrysalide est un passage obligé, incontournable :

⁵³ C'est l'expérience d'une foi qui change vraiment la vie.

⁵⁴ Imiter le Christ en toutes choses par notre comportement est nécessaire, indispensable, « obligatoire » pour un chrétien, mais pas suffisant. C'est cela qu'il nous faut absolument comprendre pour mettre la morale à sa juste place. Comme nous l'avons vu, faire ainsi commencera à nous changer, car les actes nous changent. Mais il faut envisager d'aller plus loin pour être fidèle au projet de Dieu pour l'homme : pour devenir un autre Christ, il nous faut aussi accepter de « changer notre intérieur », nous convertir au sens le plus radical du terme, et donc accepter de changer notre imaginaire, nos repères, en acquiesçant au projet fou explicité par le Christ de devenir un avec le Fils, et dans le Fils avec le Père, selon (dans) le dynamisme de l'Esprit qui fait toutes choses nouvelles dès lors que nous donnons notre accord au projet de Dieu, dans notre souveraine liberté de fils de Dieu, aimés dès avant notre création. Comme le dit le bienheureux P. Jean-Marie Boccardo (1848-1913), prêtre du diocèse de Turin, l'imitation doit être totale, et donc aussi prioritairement « intérieure » : « *Imite Jésus, marche sur ses pas, pense comme lui, parle comme lui, aime comme lui.* ».

⁵⁵ La conversion (dans sa conception chrétienne) nous fait ainsi découvrir, par étapes, que nous trouvons le courage de faire (notamment dans le domaine de la vie morale) pour Lui ce que jamais nous n'aurions fait pour nous-même. C'est le début de la découverte de ce qu'est l'amour.

⁵⁶ Rom 8, 28-29 : « *Nous le savons, quand les hommes aiment Dieu, lui-même fait tout contribuer à leur bien, puisqu'ils sont appelés selon le dessein de son amour. Ceux que, d'avance, il connaissait, il les a aussi destinés d'avance à être configurés à l'image de son Fils, pour que ce Fils soit le premier-né d'une multitude de frères.* »

on n'a jamais entendu dire qu'une chenille pouvait avoir le comportement d'un papillon, ce qui est pourtant sa vocation.

Cette étape peut être douloureuse, comme annoncé par Jésus⁵⁷, et résonner avec la croix du Christ, en réponse à son appel à prendre notre croix en le suivant⁵⁸. C'est la logique de la seconde naissance⁵⁹, dans l'eau et dans l'esprit. Dans ce passage par le stade de la chrysalide, nous recevons la force de l'Esprit-Saint. Nous sommes en fait portés dans le Christ, qui nous est plus intime à nous-même que le plus intime de nous-même⁶⁰.

Mais cela peut passer par l'épreuve de ne plus y voir clair, et de devoir expérimenter le fait de ne plus savoir ce qu'est le « juste comportement » tout en vivant dans l'état d'esprit de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : « *Seigneur, Tu es là. Je ne sens guère Ta présence. Elle ne m'est d'aucun réconfort. Mais je sais que Tu es là. Et je sais que Toi, dans Ton éternité, Tu jouis déjà de notre union. Alors cela me suffit, parce que Toi, Tu es heureux.* ».

C'est en nous que se réalisent la terre nouvelle et les cieux nouveaux que proclame le livre de l'Apocalypse, le livre chrétien du dévoilement du projet de Dieu, qui affirme que la prophétie d'Isaïe est réalisée⁶¹ (sans aucun doute selon la logique du mode de

⁵⁷ Luc 21, 12-19 : « *Mais, avant tout cela, on portera les mains sur vous, on vous persécutera, on vous livrera aux synagogues et aux prisons, on vous traduira devant des rois et des gouverneurs à cause de mon Nom, et cela aboutira pour vous au témoignage. Mettez-vous donc bien dans l'esprit que vous n'avez pas à préparer d'avance votre défense : car moi je vous donnerai un langage et une sagesse, à quoi nul de vos adversaires ne pourra résister ni contredire. Vous serez livrés même par vos père et mère, vos frères, vos proches et vos amis ; on fera mourir plusieurs d'entre vous, et vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Mais pas un cheveu de votre tête ne se perdra. C'est par votre constance que vous sauverez vos vies !* ».

Mais il n'est pas non plus possible d'oublier que c'est le même verbe grec qui est utilisé par les évangélistes pour parler de la transfiguration glorieuse de Jésus devant ses trois disciples préférés, et par Saint Paul pour désigner le chemin de transformation de tout chrétien, comme rappelé lors de la première causerie du présent cycle. Il y a incontestablement une différence qualitative irréductible entre Jésus, Fils de l'Homme et Fils de Dieu, et nous-mêmes, faibles et pécheurs, différence qui se traduit par l'immédiateté de cette « transformation » chez Jésus, et par la longueur et la lenteur du chemin laborieux, possible seulement avec la grâce reçue, pour nous ; mais le terme ultime de cette métamorphose promise à celles et ceux qui acceptent de répondre à l'appel de Dieu nous est visible dans la transfiguration de Jésus : devenir lumière dans la Lumière, feu dans le Feu de l'Amour.

⁵⁸ Mt 16, 24 : « *Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* »

⁵⁹ Saint Paul est d'un réalisme total sur ce qui accompagne cette seconde naissance : cf. Rom 8, 18 : « *Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore.* »

⁶⁰ Cf. Saint Augustin, in Confessions 3, 6, 11 : « *Mais toi, tu étais plus intime que l'intime de moi-même et plus élevé que les cimes de moi-même (Tu autem eras interior intimo meo et superior summo meo)* »

⁶¹ Esaïe 65,17-25 : « *En effet, voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle ; ainsi le passé ne sera plus rappelé, il ne remontera plus jusqu'au secret du cœur. Au contraire, c'est un enthousiasme et une exultation perpétuels que je vais créer...* »

Apocalypse 21,1-8 : « *Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus. Et la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis, venant du trône, une voix forte qui disait : Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il demeurera avec eux. Ils seront ses peuples et lui sera le Dieu qui est avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux...* ».

Dieu est à l'œuvre dans cette re-création divine des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Cette activité divine qui crée et qui transforme constitue la marque de Dieu dans l'ère nouvelle. L'utilisation du verbe « créer » à la forme participiale dans le texte hébreu de ce passage ramène l'activité créatrice de Dieu dans le temps présent. Les caractéristiques cosmologiques des cieux et de la terre ont été radicalement transformées et rattachées. La nouvelle Jérusalem vient d'en haut, c'est-à-dire de Dieu. On ne se souviendra plus des choses anciennes ; c'est l'arrivée de l'ère nouvelle, et la cité messianique se caractérise par le banquet

l'accompli⁶² de la langue hébraïque bien que le texte nous soit donné en langue grecque⁶³). La promesse accomplie est au-delà de nos espérances les plus folles.

Elle dépasse en effet tout ce que nous pouvons imaginer, puisqu'elle affirme que, si nous traversons l'épreuve en nous ajustant au Christ (dans l'amour, mais aussi, en conséquence, dans notre vie morale), en nous laissant porter par le Christ, nous serons effectivement un autre Christ, appelé à siéger sur le trône de Dieu : « *Le vainqueur, je lui donnerai de siéger avec moi sur mon trône, comme moi-même, après ma victoire, j'ai siégé avec mon Père sur son trône*⁶⁴. » (Apocalypse 3, 21).

Y-a-t-il un autre Dieu, une autre religion, une autre foi, qui fassent aux hommes une promesse plus grandiose et plus folle⁶⁵ ? Et pourtant c'est bien notre espérance chrétienne, la promesse faite à tout chrétien qui accepte de suivre le Christ.

Cette promesse n'est pas faite seulement aux saints visibles, mais aussi aux saints invisibles et à chacun d'entre nous, y compris aux personnes souffrant d'un psychisme disgracié, incapables de se sortir d'une addiction, gravement blessés par une expérience traumatisante, enfermées psychiquement dans le péché, etc... (Cf. supra), à la condition de choisir l'amour (et non prioritairement un code moral) et d'accepter de se laisser porter par le Christ, de se laisser configurer à lui.

messianique et par la joie. Dans la nouvelle création, une relation importante est instituée entre Dieu et son peuple, les élus. En contraste avec les conceptions universalistes d'autres chapitres ou d'autres livres de la Bible, il s'agit d'un changement dans la relation de la nation avec le Seigneur qui transforme le cosmos. (Conseil œcuménique des Églises, à Porto Allegre, en 2006)

⁶² Cf. la note 39 du texte de la première causerie du présent cycle sur la morale, et note 97 du recueil des causeries sur « missionnaires parce que baptisés » (2020)

⁶³ En langue grecque, mais sur la base d'un imaginaire biblique traditionnel, certes marqué en profondeur par la nouveauté en Jésus-Christ, mais se manifestant aussi dans des livres profondément et uniquement juifs dont l'expression est intrinsèquement liée au monde culturel de la langue hébraïque.

⁶⁴ C'est la traduction de la vocation de tout être humain à la divinisation (vocabulaire de l'Église orthodoxe), à la sanctification (vocabulaire de l'Église catholique) ; c'est la plénitude réalisée en Dieu de notre vocation à être un autre Christ, à devenir le Christ. Malheureusement certains théologiens et certains pasteurs modernes (prenant le contrepied des Pères de l'Église d'avant la séparation des Églises catholique et orthodoxe, et des saints mystiques, tant catholiques qu'orthodoxes) prennent le vertige devant la formulation de cette vocation grandiose de l'homme appelé par Dieu, et s'efforcent d'être « plus raisonnables » en disant que, dans ce patrimoine commun de l'Église (tant catholique qu'orthodoxe) de l'expression du salut chrétien, il s'agit seulement d'un langage métaphorique, de pure poésie (au sens le plus réducteur possible du terme). Ils se situent ainsi dans la logique amorcée par le protestantisme libéral. L'Église orthodoxe, où les théologiens sont souvent moins cérébraux qu'en Occident, se situe plus fermement et plus unanimement dans la tradition du réalisme intégral biblique, mais ce courant existe aussi dans l'Église catholique.

⁶⁵ Mais saint Paul nous l'a dit : « *la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes.* » (1 Corinthiens 1, 25). Et encore : « *l'homme animal ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge.* » (1 Corinthiens 2, 14).

Ce « portage dans le Christ, par le Christ », qui est promesse pour un juste comportement en toutes circonstances, dans l'amour, a été magnifiquement illustré par le poème d'une jeune évangéliste canadienne, Margaret Fishback Powers⁶⁶, en 1964 :

*« Une nuit, je fis un rêve :
Je marchais sur la plage avec mon Seigneur,
Sur le ciel noir, des épisodes de ma vie furent projetés,
Comme sur un immense écran.
Et sur le sable je voyais à chaque fois, deux traces de pas :
Les miens et ceux de mon Seigneur.*

*Après la dernière scène de ma vie, je me retournai.
Je fus surpris de voir par endroits
Les traces d'une seule personne.
Je me rendis compte
Que je traversais alors les moments les plus difficiles de ma vie.*

*Inquiète, je demandai au Seigneur :
« Le jour où j'ai décidé de te suivre
Tu m'as dit que tu marcherais toujours avec moi.
Mais je découvre maintenant
Qu'aux pires moments de ma vie
Il n'y a les empreintes que d'une seule personne.
Pourquoi m'as-tu abandonnée
Lorsque j'avais le plus besoin de toi ? »*

*Il me répondit :
« Mon enfant chérie, je t'aime
Et je ne t'abandonnerai jamais, jamais, jamais.
Surtout pas lorsque tu passes par l'épreuve.
Les jours où il n'y a qu'une seule empreinte dans le sable
Sont exactement ceux où je t'ai porté dans mes bras ».*

C'est rejoindre la conviction profonde de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, docteur de l'Eglise⁶⁷ réfléchissant sur son désir de sainteté (et non de perfection morale) et constatant sa faiblesse personnelle, son incapacité ressentie à monter « *le rude escalier de la perfection* » : le moyen le plus sûr de réaliser notre

⁶⁶ Née en 1944, elle est une évangéliste itinérante en Colombie britannique, avec son mari. Dans ce poème qui est le plus célèbre de ceux qu'elle a écrit, elle reprend une conviction déjà exprimée par Sainte Mechtilde de Hackeborn, Sainte Catherine de Sienne, Sainte Thérèse d'Avila, Saint Jean de Saint-Samson, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, ...

⁶⁷ Dans l'Eglise catholique, un docteur de l'Eglise (en latin : doctor ecclesiae) est un baptisé, homme ou femme, dont l'Eglise reconnaît l'autorité exceptionnelle dans le domaine de la théologie (eminens doctrina). Selon la conférence des évêques de France, « la profondeur de leur foi, alliée à la sûreté de leur pensée et la sainteté de leur vie donnent à leurs écrits et leur enseignement un poids et une influence durables et remarquables dans le développement de la doctrine chrétienne ».

vocation d'être humain appelé à la sainteté, et donc « *l'ascenseur qui doit nous élever jusqu'au Ciel* », ce sont les bras de Jésus qui nous portent⁶⁸.

C'est en acceptant d'être portés par le Christ, et donc par et dans l'Amour, que nous comprenons toute la valeur, toute l'exigence et tout le fruit du juste comportement que désigne et réclame la réflexion morale, au travers de notre conscience éclairée par l'Esprit-Saint, par la méditation et l'oraison sur la Parole de Dieu, et par l'expérience spirituelle et pratique bimillénaire de l'Eglise nous parlant par la voix des saints et du magistère. Il ne s'agit pas tant de saisir le Christ, que de se laisser saisir par celui-ci (Ph 3, 12).

Terminons avec saint Paul nous parlant du juste comportement, et donc de la morale, dans la perspective de la sanctification :

- « *De même que vous avez mis vos membres comme esclaves au service de l'impureté et du désordre qui conduisent à la révolte contre Dieu, mettez-les maintenant comme esclaves au service de la justice qui conduit à la sanctification* » (Rm 6, 19) ;
- « *Vous portez les fruits qui conduisent à la sanctification, et leur aboutissement, c'est la vie éternelle* » (Rm 6, 22).

* * * *

⁶⁸ « Vous le savez, ma Mère, j'ai toujours désiré d'être une sainte, mais, hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il y a entre eux et moi la même différence qu'il existe entre une montagne dont le sommet se perd dans les cieux et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants ; au lieu de me décourager, je me suis dit : Le Bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables je puis donc malgré ma petitesse aspirer à la sainteté ; me grandir, c'est impossible, je dois me supporter telle que je suis avec toutes mes imperfections ; mais je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions, maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier, chez les riches un ascenseur le remplace avantageusement. Moi je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car **je suis trop petite pour monter le rude escalier de la perfection**. Alors j'ai recherché dans les livres saints l'indication de l'ascenseur, objet de mon désir et j'ai lu ces mots sortis de la bouche de la Sagesse Éternelle : « Si quelqu'un est tout petit qu'il vienne à moi » (Proverbes 9,4). Alors je suis venue, devinant que j'avais trouvé ce que je cherchais et voulant savoir, ô mon Dieu ! ce que vous feriez au tout petit qui répondrait à votre appel, j'ai continué mes recherches et voici ce que j'ai trouvé : « Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein et je vous bercerais sur mes genoux ! » (Isaïe 66,13). Ah ! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses, ne sont venues réjouir mon âme, **l'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au Ciel, ce sont vos bras, ô Jésus !** Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente et moi je veux « chanter vos miséricordes. » (Ps 89,2). » (Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus)

Appendice sur la loi naturelle comme fondement de la morale

En 2007⁶⁹, le pape Benoît XVI, après avoir affirmé la « *prise de conscience toujours plus grande de la valeur inaliénable que la *lex naturalis* possède pour un développement réel et cohérent de la vie privée et de l'ordre social* », ajoute que la loi naturelle est « *le message éthique contenu dans l'être ... inscrit dans l'être humain* » qui nous fournit des « *principes particuliers qui régissent le jugement éthique sur les droits et devoirs de chacun* » et que « *c'est une vérité dont l'évidence s'impose immédiatement à tout le monde* ».

En 2009, dans sa lettre encyclique « *Caritas in veritate* », Benoît XVI parle du caractère universel de cette loi naturelle⁷⁰. « *De multiples et singulières convergences éthiques se trouvent dans toutes les cultures ; elles sont l'expression de la même nature humaine, voulue par le Créateur et que la sagesse éthique de l'humanité appelle la loi naturelle. Cette loi morale universelle est le fondement solide de tout dialogue culturel, religieux et politique et elle permet au pluralisme multiforme des diverses cultures de ne pas se détacher de la recherche commune du vrai, du bien et de Dieu. L'adhésion à cette loi inscrite dans les cœurs est donc le présupposé de toute collaboration sociale constructive. Toutes les cultures ont des pesanteurs dont elles doivent se libérer, des ombres auxquelles elles doivent se soustraire. La foi chrétienne, qui s'incarne dans les cultures en les transcendant, peut les aider à grandir dans la convivialité et dans la solidarité universelles au bénéfice du développement communautaire et planétaire.* ».

⁶⁹ Discours aux participants au Congrès international sur la loi naturelle, organisé par l'Université du Latran.

⁷⁰ Notons néanmoins les hésitations qu'avait manifestées en 2004 le cardinal Ratzinger, lors d'une conversation publique avec le philosophe allemand Jürgen Habermas à l'Académie catholique de Bavière à Munich : « *La loi naturelle est restée, spécialement dans l'Église catholique, la structure d'argumentation par laquelle elle en appelle à la raison commune dans ses dialogues avec la société séculière et avec d'autres communautés religieuses, par laquelle aussi elle cherche les fondements d'une entente à propos des principes éthiques du droit, dans une éthique séculière et pluraliste. Mais cet instrument s'est malheureusement émoussé, et c'est pourquoi je préfère ne pas m'appuyer sur lui dans ce débat. L'idée du droit naturel présupposait un concept de la nature où nature et raison s'interpénètrent, où la nature elle-même est rationnelle. Cette vision de la nature s'est effondrée lorsque la théorie de l'évolution a triomphé. La nature en tant que telle ne serait pas rationnelle, même s'il y a des comportements rationnels. Voilà le diagnostic qui nous est adressé à partir de ce moment-là, et qu'il semble aujourd'hui impossible de contredire.* ». (La loi morale naturelle : perspectives internationales pour la réflexion bioéthique contemporaine, par Andrea Vicini, in *Transversalités* 2012/2 (N° 122), pages 125 à 151)

L'évolution rapide de notre compréhension de la nature depuis une cinquantaine d'années, sous l'effet de la recherche scientifique (biologie, génomique, écologie, géographie humaine, anthropologie, etc.) mais aussi des idéologies (très anciennes ou neuves) qui se structurent autour d'une idée de la nature, complique sérieusement toute référence à ce qui est naturel par l'Église, qui court vite le risque de n'être pas comprise.